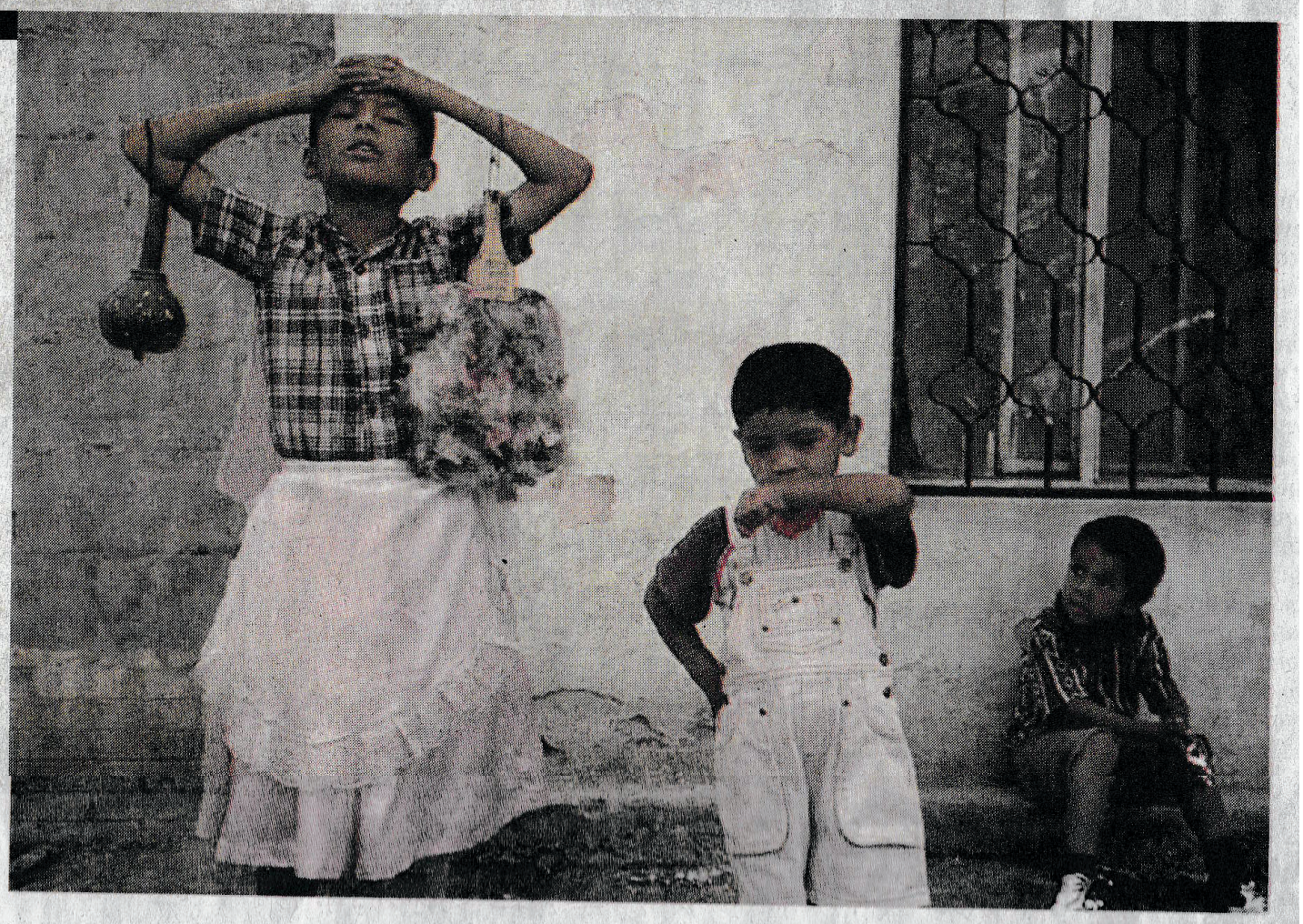
Dans le lumineux « Umami », la Mexicaine Laia Jufresa dépeint, en aquarelliste des sentiments, l'après-deuil de maisonnées frappées par la perte de proches

# Le goût doux-amer du retour à la vie

ARIANE SINGER



ALEX WEBB/MAGNUM PHOTOS

On l'appelle *umami* en japonais. C'est la cinquième saveur identifiable par la langue de l'être humain. Une saveur qui, depuis son adoubement scientifique en 1985, est venue s'ajouter au sucré, au salé, à l'amer et à l'acide, et qui rehausse le goût d'un plat. Contenu dans le glutamate, l'umami opère de subtils équilibres gustatifs, bien qu'il soit paradoxalement neutre au palais.

Dans le premier roman de la Mexicaine Laia Jufresa (née en 1983), Umami est le nom qu'a choisi Alfonso pour la maison qu'il a fait construire sur l'ancienne propriété de ses grands-parents, dans un quartier de Mexico. Un terrain que cet anthropologue, spécialiste de l'alimentation précolombienne, a loti de quatre autres maisons, baptisées chacune du nom d'une saveur.

La romancière dépeint la vie de cet îlot, tenu à l'écart du grondement de la mégalopole, avec ses courettes intérieures et ses habitants un peu rêveurs. A travers une succession de monologues, ses résidents dévoilent les tragédies qui nourrissent l'histoire de cette petite communauté : des drames qui, loin d'isoler les voisins, les rapprochent, dans un même élan de consolation.

Chaque maison a, en effet, été frappée par un deuil ou une perte. Sucré et Salé, celles qu'occupe la famille de la jeune Ana, pleurent la mort par noyade de Luz, sa petite sœur cadette, dans un lac, à 5 ans. Celle d'Alfonso, Umami, résonne encore de la voix de Noelia, sa femme, emportée par un cancer quelques mois après l'enfant. Entre les murs d'Amer, Marina, jeune étudiante en art, célibataire, tente d'effacer toute trace d'un passé marqué par un père alcoolique et violent. Sous le toit d'Acide, Pina – la meilleure amie d'Ana – et son père se remettent doucement de la disparition soudaine et inexpliquée de leur mère et épouse.

**UMAMI,**
***de Laia Jufresa, traduit de l'espagnol (Mexique) par Margot Nguyen Béraud, Buchet-Chastel, 272 p., 20 €.***

Sans forcer le trait ni creuser trop profond dans les plaies, Laia Jufresa, en aquarelliste des sentiments, capte fort joliment ces moments d'après le deuil, où la vie, comme nature au printemps, reprend ses droits. Un retour de sève douloureux et bouillonnant, où cohabitent le poids du souvenir et l'impérieuse nécessité d'aller de l'avant.

Si son roman échappe à la noirceur pour atteindre une forme de luminosité et de sérénité, c'est sans doute parce que l'auteure a choisi d'éviter les introspections pesantes. Les drames vécus par chacun des personnages sont souvent évoqués de biais, par d'autres qu'eux-mêmes, et non décrits de manière frontale. Cette vision kaléidoscopique, par laquelle on devine notamment le désespoir dans lequel est tombée Linda, la mère de Luz et d'Ana – l'un des rares personnages qui ne s'exprimera jamais directement –, permet un savant dosage entre gravité et légèreté, désespoir et humour.

## Année charnière

Pareil à l'umami, dont il faut pouvoir évaluer les quantités nécessaires pour donner à la nourriture sa sapidité, le récit entier est fait d'oscillations, de recherches du juste milieu : entre les différentes voix, qui, enfants ou adultes, s'expriment les unes après les autres. Mais aussi entre les époques, dans un balancement constant entre les quatre années (2000 à 2004) sur lesquelles court l'histoire.

Au cœur de ce récit, qui se joue de la chronologie, il y a 2001, cette année charnière pour les protagonistes. Le roman se permet de la remettre à sa juste place : un moment certes malheureux, mais ni plus ni moins important que ceux qui l'ont précédé ou suivi. *« Noelia est morte et la vie continue. Une vie misérable, si l'on veut, mais je continue de manger et de chier »*, expose ainsi Alfonso d'une façon abrupte, qui tranche avec la mélancolie dont il entourait jusque-là le souvenir de son épouse.

Dans ces existences blessées où l'absence pourrait se faire béance, si l'on n'y prenait garde, les lubies et les passions revêtent une dimension salvatrice. Les personnages de Laia Jufresa se créent de bien heureux dérivatifs : la jeune Ana, lectrice frénétique, décide de se donner corps et âme à la plantation d'un potager. Alfonso s'amourache de son ordinateur, qu'il utilisera non pas pour ses recherches, auxquelles l'objet est pourtant destiné, mais pour écrire l'histoire de sa femme. Quant à Marina, c'est en inventant des mots fantaisistes (« blanzac », le blanc du prozac, « mauvasible », le mauve de l'hôpital psychiatrique, « griste », un gris triste) qu'elle semble renaître à elle-même.

Fabriquer un langage inédit, se réapproprier la parole, avant que celle-ci ne s'abîme dans le silence... Voilà ce que propose ce manuel de vie, qui a la douceur indéfinissable et fragile de l'umami. ■

## EXTRAIT

*« Un jour, plus tard, Linda est entrée à la Taza de Mostaza et s'est assise à ma table. Nous avons ensuite fait une sorte de pacte tacite : ne parler à personne de nos entrevues. Au travail, on l'avait elle aussi renvoyée chez elle, ça doit être la manière traditionnelle de gérer les deuils dans les institutions culturelles, peut-être pour contredire le cliché international qui prétend que nous, les Mexicains, on sait cohabiter avec la mort. (...) Parfois on discute, parfois on s'arrête au bonjour. Parfois moi aussi je sanglote. Alors elle demande des serviettes en papier et on se mouche. Quand on parle, c'est du passé : son enfance aux Etats-Unis, ma jeunesse à Mexico, des époques d'avant la vie avec nos mortes (...). Ou de cuisine. Je lui donne mes recettes de sauces exotiques, elle m'explique comment préparer les cornichons au vinaigre. »*

UMAMI, PAGES 50-51